

DEUXIÈME LÉGENDE

La terre a été de tout temps le refuge où s'abrita l'amour malheureux. Ceux des infortunés enfants d'Adam qu'abusent l'espérance et de vains désirs, s'en ouvrent la route à l'aide de la corde et du poignard, du plomb et du poison, de l'atrophie et de la phthisie, ou de toute autre manière aussi peu commode. Mais les esprits n'ont pas besoin de toutes ces cérémonies ; ils jouissent de l'avantage de pouvoir à leur gré réparaître dans le monde supérieur, quand ils sont consolés ou qu'ils ont étouffé leur passion ; tandis que le retour est pour jamais interdit aux mortels.

Le gnome désolé abandonna les régions supérieures, avec la ferme résolution de ne jamais revoir la lumière du soleil ; cependant la bienfaisante action du temps effaça peu à peu les traces que la douleur avait imprimées dans son âme ; cette longue opération exigea un espace de 999 ans ; alors la vieille blessure fut cicatrisée. A la fin, comme le poids de l'ennui commençait à se faire sentir, et qu'un jour même il s'en trouva très-incommodé, son favori et le bouffon de sa cour souterraine, jeune gnome des plus plaisants, proposa de faire une partie de plaisir sur le mont des Géants, ce que Sa Hautesse ne manqua pas de goûter fort. Il ne fallut que l'espace d'une minute pour arriver au but de ce lointain voyage, et il se trouva au milieu de la grande pelouse de son ancien jardin, auquel il rendit sa forme primitive et ses autres agréments ; cependant tout demeura caché aux yeux des hommes ; les voyageurs qui traversaient la montagne n'y voyaient qu'un effroyable désert. La vue de ces objets, qu'il vit briller de couleur de rose à l'époque passée de ses amours, renouvela toutes les idées de son ancienne passion, et il lui sembla que son histoire avec la belle Emma ne datait que de la veille ; son image était encore aussi présente à ses yeux

que s'il l'eût eue à ses côtés. Mais le souvenir de la ruse et de la mystification dont il avait été victime, réveilla toute sa haine contre l'humanité entière. « Misérable ver de terre, s'écria-t-il en levant les yeux et en voyant du haut de la montagne les clochers des églises et des couvents des villes et des villages, tu continues toujours, à ce que je vois, de traîner ton existence au milieu de la vallée. Si j'ai été victime de tes ruses et de ton astuce, tu t'en repentiras : je te poursuivrai, je te tourmenterai tant, que l'épouvante te fera fuir devant les pas du génie de la montagne. »

A peine eut-il achevé ces mots, qu'il entendit des voix d'hommes dans le lointain. Trois jeunes compagnons cheminaient par la montagne, et le



plus hardi s'écriait sans reprendre haleine : « Rubezahl, descends ! descends, Rubezahl, ravisseur de jeunes filles ! » Depuis un temps immémorial la chronique scandaleuse avait fidèlement conservé dans les traditions orales l'histoire des amours du génie de la montagne : comme de coutume, des

fables mensongères étaient venues s'y ajouter, et chaque voyageur qui traversait le mont des Géants s'entretenait avec son compagnon de cette merveilleuse aventure : on se trompait avec d'incroyables histoires de revenants, qui n'étaient jamais arrivées ; on s'en servait pour effrayer les voyageurs craintifs et les esprits forts, les beaux plaisants ; et les philosophes, qui, en plein jour et au milieu d'une nombreuse réunion, ne croient pas aux apparitions et s'en amusent, avaient coutume, par orgueil ou pour faire preuve de courage, d'invoquer quelquefois le génie, de l'appeler en signe de dérision par son sobriquet, et de rire à ses dépens. On n'avait jamais entendu dire que le pacifique génie eût châtié ces insultes, car, enseveli dans les profondeurs de la terre, il n'entendait pas un mot de ces joyeuses plaisanteries. Il n'en fut que plus surpris d'entendre alors rappeler toute sa chronique scandaleuse en termes si brefs et si concis. Pareil à l'ouragan, il mugit furieux à travers la sombre forêt de pins, et déjà il était sur le point d'étrangler le pauvre niais qui s'égayait à ses dépens sans mauvaise intention, quand il se prit tout à coup à penser qu'une vengeance aussi exemplaire ferait grand bruit dans le pays, chasserait tous les voyageurs de la montagne, et lui enlèverait l'occasion de faire sa partie avec les hommes. En vertu de cette considération, il le laissa achever paisiblement sa route avec ses compagnons, se réservant cependant de lui faire payer cher les sarcasmes qu'il s'était permis.

Au premier chemin de traverse, le joyeux plaisant se sépara de ses deux camarades, et arriva, pour cette fois, sain et sauf à Hirschberg, sa patrie ; mais le génie invisible l'avait suivi jusqu'à sa demeure pour l'y trouver en temps opportun, et regagna ensuite la montagne en pensant aux moyens de se venger. Il arriva qu'il rencontra sur la route un riche Israélite qui se rendait à Hirschberg ; il lui vint à l'idée d'en faire l'instrument de sa vengeance. Il s'en approcha donc sous la forme du coquin qui s'était permis de rire à ses dépens, se mit à causer amicalement avec lui, le conduisit, sans laisser remarquer son intention, au bord de la route, et, quand ils



furent entrés dans la forêt, il le saisit traîtreusement par la barbe, le secoua de main de maître, le jeta à terre, le garrotta et lui vola sa bourse, qui contenait beaucoup d'or et de bijoux. Après l'avoir encore roué de coups de pied et de coups de poing, il s'en sépara, et laissa dans la forêt le pauvre diable meurtri, dépouillé et respirant à peine.

Quand le juif fut revenu de son effroi, comme il y avait encore de la vie en lui, il se prit à gémir et à appeler du secours à haute voix, car il craignait de périr de misère dans l'affreuse solitude où il se trouvait. A ses cris accourut un homme d'un extérieur honnête et poli, dont la mise annonçait un bourgeois d'une des villes des environs : il s'enquit de la cause de ses plaintes, et le trouvant garrotté, il délia les cordes qu'il avait aux pieds et aux mains et lui rendit tous les bons offices que le généreux Samaritain de l'Évangile rendit au malheureux qui était tombé au milieu des brigands. Ensuite il ranima ses forces en lui faisant avaler un bon coup d'un cordial qu'il portait sur lui, le reconduisit sur la route et l'accompagna amicalement, comme l'ange Raphaël le jeune Tobie, jusqu'à ce qu'il atteignît à Hirschberg la porte de l'hôtellerie; là il lui remit quelque monnaie et se sépara de lui. Quel fut l'étonnement du juif en entrant dans le cabaret, de voir son voleur assis et buvant à une table, d'un air aussi libre et aussi dégagé que celui qui n'a aucune mauvaise action à se reprocher ! Il était attablé devant une bouteille de vin du pays, échangeait des plaisanteries et des bons mots avec d'autres joyeux buveurs, et près de lui était le même sac de bourre dans lequel il avait caché la bourse qu'il lui avait volée. Le juif, troublé, ne savait s'il devait en croire ses yeux ; il se blottit dans un coin et tint conseil avec lui-même sur les moyens de rentrer en possession de son bien. Il lui parut impossible de s'être trompé de visage : c'est pourquoi il se glissa sans être observé hors de la chambre, alla trouver le magistrat et déposa sa plainte.

La justice d'Hirschberg avait alors la réputation d'être prompte et active, d'administrer le droit et l'équité quand il y avait quelque chose à liquider ; quand il lui fallait agir *ex officio*, elle reprenait, comme partout ailleurs, ses allures de tortue. L'Israélite en connaissait la marche habituelle et ne laissa pas de faire briller aux yeux du juge irrésolu, qui hésita longtemps avant de verbaliser sa dénonciation, l'éblouissant *corpus delicti*, et cette espérance dorée ne manqua pas de déterminer l'instruction. S'armer à la hâte de broches et de gables, entourer le cabaret, empoigner l'innocent malfaiteur et le conduire à la barre de la chambre du conseil, où venaient de se rassembler les prud'hommes de l'endroit, tout cela fut l'affaire d'une minute.

« Qui es-tu ? demanda le juge avec gravité au patient, quand il parut ; et d'où viens-tu ? » Il répondit franchement et sans crainte : « Je suis tailleur

de mon état et honnête homme ; je m'appelle Bénédicte ; je viens de Liebenau, et je travaille ici chez mon maître.

— N'as-tu pas surpris traîtreusement ce juif dans la forêt ? ne l'as-tu pas battu, garrotté ? ne lui as-tu pas volé sa bourse ?



— Je n'ai jamais vu ce juif ; je ne l'ai donc ni battu ni garrotté, et je ne lui ai pas volé sa bourse. Je suis un honnête ouvrier, et non point un voleur de grand chemin.

— Comment pourrais-tu prouver ton honnêteté?

— Par mes connaissances et le témoignage irréprochable de ma conscience.

— Indique-nous tes connaissances. »

Bénédict, consolé, ouvrit son sac, car il savait qu'il ne contenait que ce qu'il avait bien légitimement gagné. Cependant, au moment où il le vidait, on entendit tinter comme de l'argent au milieu des guenilles qu'il en tirait brusquement pour y prendre son livret. Les archers se jetèrent aussitôt sur toute cette friperie, y fouillèrent avec soin et en tirent la pesante sacoche, que le juif, au comble de la joie, réclame aussitôt comme sa propriété, *deductis deducandis*. Le pauvre diable resta comme frappé de la foudre; il fut au moment de se trouver mal de frayeur; il devint blême jusqu'au bout du nez; ses lèvres tremblaient, ses genoux chancelaient; il était muet et ne pouvait prononcer une parole. Le front du juge s'obscurcit, et un geste menaçant indiqua une énergique résolution.

« Misérable, s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, as-tu le front de nier encore ton vol?

— Pitié, monsieur le juge! s'écria l'infortuné en tombant à genoux et en levant les mains au ciel. Je prends à témoin tous les saints du paradis que je suis innocent du vol et que je ne sais pas comment la bourse du juif se trouve dans ma valise : Dieu m'entend !

— Tu es convaincu, continua le juge; la bourse est une preuve suffisante du vol; fais à Dieu et à ses représentants l'honneur d'avouer franchement, avant que l'exécuteur vienne t'arracher l'aveu de la vérité. »

Le malheureux Bénédict ne pouvait qu'en appeler à son innocence; mais il parlait à des sourds; on le regarda comme un malfaiteur entêté, qui voulait par un mensonge sauver son cou de la potence. Maître Hammerling, le terrible tourmenteur, fut mandé pour tâcher de forcer le patient, à l'aide des arguments de fer de son éloquence, à avouer que son cou méritait la corde. En ce moment, la sérénité inaltérable que le pauvre diable tirait d'une conscience pure l'abandonna, il frémit d'épouvante à la vue des douleurs qui l'attendaient. Quand l'exécuteur fut sur le point de lui serrer les pouces dans des vis de fer, il réfléchit que cette opération le mettrait dans l'impossibilité de jamais manier l'aiguille avec honneur, et avant de consentir à rester toute sa vie un homme estropié, il pensa qu'il valait mieux échapper au martyre et avouer la scélératesse dont son cœur ne savait rien. Le procès criminel fut ensuite expédié *brevis manu*; le patient, déclaré coupable à l'unanimité, fut condamné par le juge et les échevins à être pendu, et pour donner l'exemple d'une prompte justice et épargner des frais de nourriture tout à la fois, la sentence dut recevoir son exécution dès le lendemain de bon matin.

Tous les spectateurs que l'attrait d'un jugement criminel avait attirés trouvaient le jugement du sapientissime magistrat juste et équitable; cependant parmi eux il n'y en avait pas un qui donnât plus de louanges aux juges que le charitable Samaritain qui s'était glissé dans le tribunal et ne pouvait se lasser de porter aux nues l'amour de la justice qui animait les magistrats d'Hirschberg; et en effet, personne n'avait une plus grande part à la chose que l'homme généreux qui, d'une main invisible, avait glissé la bourse du juif dans la valise du tailleur et n'était autre que Rubezahl lui-même.

Le lendemain de bonne heure, il prit la forme d'un corbeau et guetta près de la haute chambre de justice le passage du convoi funèbre qui devait accompagner la victime de sa vengeance au lieu de l'exécution. Sous cette triste forme, il sentit renaître en lui les appétits du corbeau, c'est-à-dire le désir de crever à coups de bec les yeux du condamné; mais cette fois il attendit en vain. Un saint moine, qui avait sur la valeur des conversions des malheureux destinés à la potence des idées tout autres que quelques théologiens modernes et que tous les truands qu'il préparait à la mort, courut, plein de zèle, nourrir le pauvre Bénédict du doux parfum de la religion; mais il trouva en lui une argile si grossière, si inculte, qu'il lui parut impossible, dans le court espace de temps qu'on abandonnait à l'instruction spirituelle, de la modeler et d'en tirer un saint: il demanda donc au tribunal criminel un délai de trois jours, qu'il arracha enfin au pieux magistrat non sans peine et en le menaçant de l'excommunication. A cette nouvelle, Rubezahl s'enfuit dans la montagne pour y attendre le jour de l'exécution.

Pendant cet intervalle il parcourut, suivant son habitude, les forêts de son domaine, et aperçut dans une de ses excursions une jeune fille qui s'était assise au pied d'un arbre touffu. Sa tête, penchée sur sa poitrine dans une attitude douloureuse, était soutenue par un bras blanc comme le duvet du cygne; ses vêtements n'étaient pas riches, mais propres et taillés à la manière de ceux des bourgeois. De temps à autre, elle essayait avec la main une larme qui lui coulait le long des joues, et des soupirs étouffés s'échappaient de son sein. Précédemment déjà le gnome avait senti l'effet puissant des larmes d'une jeune fille; il en fut encore alors si vivement touché, qu'il fit une première exception à la loi qu'il s'était imposée, de martyriser tous les enfants des hommes qui traverseraient la montagne; il sentit même la pitié se glisser dans son cœur comme un baume bienfaisant, et il éprouva le désir de consoler la belle affligée. Il revêtit donc la forme d'un respectable bourgeois, s'approcha amicalement de la jeune fille et lui dit: « Enfant, que fais-tu seule ainsi dans le désert? Conte-moi ton chagrin; que je voie si je peux le soulager. »

La jeune fille, absorbée dans sa douleur, tressaillit au son de cette voix et leva son front penché vers la terre. Ah! que ses yeux bleus étaient tendres

et languissants ! Un cœur de bronze n'aurait pu résister à leur douce clarté. Deux larmes limpides y brillaient comme des escarboucles, et les traits de la jeune fille étaient empreints d'une indicible expression de profonde dou-



leur qui augmentait encore les charmes de son céleste visage. En voyant devant elle un homme respectable, elle entr'ouvrit ses lèvres purpurines et dit : « Je suis une malheureuse, une homicide : j'ai tué l'homme que j'aimais, et je veux expier ma faute dans les gémissements et les larmes jusqu'à ce que la mort me brise le cœur. »

L'homme respectable laissa paraître son étonnement. « Toi, homicide ? » s'écria-t-il ; le ciel est dans tes yeux et tu porterais l'enfer dans ton cœur ? C'est impossible ! Les hommes, il est vrai, sont capables de tout, je le sais ; néanmoins tes paroles sont une énigme pour moi.

— Je vous en donnerai le mot, répondit la pauvre affligée, si vous le désirez.

— Parle.

— J'avais un ami d'enfance, le fils d'une veuve vertueuse, ma voisine, qui, en grandissant, me choisit pour sa bien-aimée. Il était si aimable, si bon, si probe et si honnête, il m'aimait avec tant de fidélité et de tendresse, qu'il gagna mon cœur, et je lui jurai une constance éternelle. Ah ! malheureuse vipère, j'ai empoisonné le cœur de l'aimable garçon, je lui ai fait oublier les leçons que lui donna sa sainte et digne mère, et je l'ai entraîné à une coupable action pour laquelle il a mérité la mort !

— Le gnome s'écria, surpris : Toi ?

— Oui, monsieur, reprit-elle, c'est moi qui l'ai tué, je l'ai excité à voler sur la grande route et à dépouiller un fripon de juif ; les magistrats d'Hirschberg l'ont arrêté, ont prononcé contre lui une sentence de mort, et, ô douleur ! demain ce sera fait de lui !

— Et c'est toi qui en es la cause ? demanda Rubezahl étonné.

— Oui, monsieur, j'ai sur la conscience le sang de ce jeune homme.

— Comment cela ?

— Au moment de se mettre en route par la montagne, il me prit dans ses bras et me dit : Ma bien-aimée, demeure-moi fidèle. Quand les pommiers fleuriront pour la troisième fois et que l'hirondelle bâtit son nid, je reviendrai de mon voyage et je te prendrai pour ma compagne. Et je promis par un serment solennel d'être à lui. Les pommiers fleurissaient pour la troisième fois et l'hirondelle bâtit son nid, quand Bénédic revint ; il

me rappela ma promesse et voulut me conduire à l'autel. Mais je pris plaisir à l'agacer, à me moquer de lui, comme les jeunes filles font souvent à leur amant, en lui disant : Je ne peux pas être ta femme ; mon lit est trop petit pour deux, et tu n'as ni troupeau ni logis. Amasse d'abord quantité de blancs batz¹, et puis reviens me demander ma main. Le pauvre garçon



¹ Pièce de monnaie en usage surtout dans la Suisse.

fut vivement affligé de ces paroles. Ah ! Claire, ton cœur désire aujourd'hui la fortune et les richesses, s'écria-t-il en soupirant profondément et les larmes aux yeux ; tu n'es plus l'honnête jeune fille que j'ai connue autrefois ! N'as-tu pas juré en serrant cette main que tu me garderais ta foi ? et qu'avais-je jadis de plus que cette main pour te nourrir ? D'où viennent tes dédains et ta fierté ? Ah ! Claire, je te comprends : un autre amant m'a enlevé ton cœur. Voici donc comme tu me récompenses, infidèle ? Pendant trois ans j'ai vécu dans la douleur, soutenu par les désirs et l'espérance ; j'ai compté les heures une à une jusqu'à ce jour où je suis revenu pour t'épouser. Combien l'espoir et la joie allégeaient et précipitaient ma marche, quand je traversais la montagne ! et maintenant tu me dédaignes ! Il supplia, pleura ; je demeurai inébranlable. Mon cœur ne te dédaigne pas, ô Bénédicte, répondis-je ; je promets comme autrefois de ne donner ma main qu'à toi ; pars, amasse de l'or et de l'argent, et puis reviens ; alors je partagerai bien volontiers ma couche avec toi. Eh bien ! reprit-il avec chagrin, tu le veux ainsi, je pars, je vais courir le monde, mendier, voler, travailler, et tu ne me reverras que quand j'aurai ramassé assez d'argent pour triompher de tes dédains et t'obtenir. Adieu, lui dis-je, adieu ! C'est ainsi que j'ai fasciné le pauvre Bénédicte. Il partit désolé ; son bon ange l'a abandonné, puisqu'il a fait ce qui était mal et ce que certainement son cœur condamnait. »

A ces mots, le gnome secoua la tête, et s'écria au bout de quelques minutes, d'un air préoccupé : « Prodigieux ! » Ensuite il se tourna vers la jeune fille : « Pourquoi, lui demanda-t-il, pourquoi remplis-tu la solitude des bois de tes gémissements, qui ne peuvent servir de rien ni à toi ni à ton amant ?

— Mon digne monsieur, lui répondit-elle, je me rendais à Hirschberg, la douleur me brisait le cœur, je me suis mise à pleurer au pied de cet arbre.

— Et que veux-tu faire à Hirschberg ?

— Je veux me jeter aux pieds des juges ; je veux remplir la ville de mes cris de douleur ; et les femmes de la ville pleureront avec moi : peut-être cela pourra-t-il fléchir les magistrats et leur faire sauver la vie d'un pauvre innocent ; et si mes cris sont sans écho, si je ne puis arracher à la mort mon malheureux amant, eh bien ! ce sera avec joie que je mourrai avec lui. »

Le gnome fut tellement ému de ces paroles, qu'aussitôt il oublia ses projets de vengeance et résolut de rendre son amant à la pauvre fille. « Essuie tes larmes, reprit-il d'une voix émue, et calme ta douleur. Avant que le soleil disparaisse de l'horizon, ton amant sera libre. Demain matin, épie le chant du coq, et quand un doigt frappera à la croisée, ouvre la porte de la petite chambre : Bénédicte sera devant toi. Mais garde-toi de le jeter de nou-

veau dans le désespoir par d'injurieux dédains. Il faut aussi que tu saches qu'il est innocent du crime dont tu l'accuses, et que par conséquent tu n'es pas plus coupable que lui ; car ton opiniâtreté ne l'a point poussé à une mauvaise action. »

La jeune fille, étonnée, regarda fixement l'homme qui venait de lui parler ainsi, et ne voyant sur son visage aucun indice de ruse ou de mensonge, elle reprit courage ; son front assombri par la douleur s'éclaircit, et elle dit avec un accent de doute joyeux : « Mon bon monsieur, si vous ne vous moquez pas de moi et qu'il en soit comme vous dites, il faut que vous soyez un sorcier ou le bon ange de mon amant, puisque vous savez si bien tout.

— Son bon ange ? reprit Rubezahl attendri ; je ne le suis vraiment pas ; mais je peux le devenir, et tu le verras. Je suis un citoyen de Hirschberg : je siégeais au conseil qui a condamné le pauvre garçon ; mais son innocence a été reconnue : ne crains rien pour sa vie. Je veux briser ses fers, car je peux beaucoup dans la ville. Console-toi et regagne en paix ta maisonnette. » Aussitôt l'aimable fille se leva et obéit, quoique la crainte et l'espérance se combattissent dans son âme.

Le digne frère Graurock, pendant le répit de trois jours qui lui avait été accordé, s'était aigri la bile à vouloir captiver l'attention du condamné, afin d'arracher son âme à l'enfer, auquel, suivant son opinion, elle était engagée depuis sa première jeunesse. Car le bon Bénédicte était un laïque ignorant, qui connaissait l'aiguille et les ciseaux incomparablement mieux que le rosaire. Il confondait toujours l'*Ave Maria* et le *Pater noster*, et ne savait pas un mot du *Credo* ; le zélé moine eut toutes les peines du monde à lui apprendre le dernier, et passa deux jours entiers à ce travail. Car s'il lui faisait réciter le symbole et que même la mémoire ne faillit pas au pauvre patient, néanmoins un retour vers les choses de la terre et cette exclamation prononcée à demi-voix au milieu d'un soupir : « Ah ! Claire ! » venaient souvent interrompre la leçon : aussi la religieuse politique du saint frère crut nécessaire de faire à la brebis perdue le tableau réel des flammes de l'enfer, et il réussit si bien, que le pauvre Bénédicte, épouvanté, sentit une sueur froide lui glacer le sang, et oublia même complètement sa Claire dans l'indicible félicité de sa conversion. Mais l'image des tourments qui l'attendaient en enfer le martyrisait avec tant de persévérance, qu'il ne voyait plus que des diables cornus avec des pieds de bouc, qui, armés de crocs et de fourches, précipitaient les rangs pressés des âmes maudites dans les monstrueuses fournaises des feux infernaux. Quand le zélé religieux vit l'angoisse où se trouvait l'âme de son pénitent, il crut conforme à son habileté spirituelle de tirer le rideau sur le fond et de voiler le tableau hideux de l'enfer. Il chauffa alors d'autant plus fort le fourneau transitoire du purgatoire, et ce fut une triste consolation pour Bénédicte, encore tout épouvanté de la première scène.

« Ton crime est grand, mon fils, lui disait-il ; mais ne crains rien, les flammes du purgatoire sauront bien te purifier. Heureusement pour toi que tu n'as pas pris pour victime un chrétien, véritable croyant : car, pour l'expiation, tu aurais demeuré mille ans dans un gouffre de soufre enflammé. Mais comme tu n'as dépouillé qu'un misérable juif, ton âme, dans cent ans, sera pure comme de l'argent fondu, et je dirai tant de messes pour toi, que tu ne seras plongé dans l'impitoyable lave que jusqu'à la ceinture. » Si Bénédicte alors se savait bien complètement innocent, cependant il



croyait si fermement aux clefs de saint Pierre de son confesseur, qu'il ne comptait pas sur la révision de son procès dans ce monde-là, et la provoquer dans ce monde-ci lui paraissait peu praticable : la crainte de la torture le retenait. Aussi il se mit à prier, invoqua la pitié de son Rhadamanthe spirituel, et chercha à rabattre autant qu'il put des peines du purgatoire, ce qui alors finit par engager son ferme pénitencier à ne le plonger dans

le bain de feu que jusqu'aux genoux. Mais ce fut là sa dernière concession ; car, malgré toutes les lamentations du pauvre Bénédicte, il ne se laissa plus rien extorquer.

Le complaisant confesseur abandonnait le patient inconsolable, après lui avoir souhaité pour la dixième fois au moins une bonne nuit, lorsque, sans être vu, Rubezahl se trouva en face de lui sur le seuil de la porte, irrésolu encore sur les moyens qu'il emploierait pour exécuter son projet de rendre le pauvre tailleur à la liberté, sans priver les magistrats d'Hirschberg du plaisir d'exercer un acte de leur juridiction criminelle ; car le magistrat s'était mis en bonne odeur auprès de lui, par le zèle et la promptitude avec lesquelles il rendait la justice : tout à coup il lui vint une idée qui cadrait merveilleusement avec ses intentions. Il se glissa dans le couvent du moine, y déroba dans le vestiaire un habit de l'ordre, ressortit, et, sous les traits de frère Graurock, se présenta à la prison, que le geôlier lui ouvrit avec déférence.

« Le salut de ton âme, dit-il au prisonnier, me ramène ici, quoique je ne fasse que de te quitter. Dis-moi, mon fils, ce que tu as encore sur le cœur

et la conscience, que je puisse te consoler. — Mon digne père, répondit Bénédicte, ma conscience ne me tourmente pas ; mais votre purgatoire me martyrise et me ronge le cœur, comme si j'étais déjà sous les fourches des démons. » L'ami Rubezahl avait des notions très-incomplètes et très-erronées des dogmes ecclésiastiques, aussi l'interrompit-il pour lui demander : « Que veux-tu dire ? — Ah ! répliqua Bénédicte, marcher dans les flammes jusqu'aux genoux, c'est là ce que je ne pourrai pas supporter ! — Imbécile ! s'écria Rubezahl, si le bain est trop chaud, ne t'y mets pas. » Bénédicte crut rêver à ces paroles ; il regarda le moine si fixement, que celui-ci s'aperçut qu'il avait dit une bêtise ; aussi il s'empressa d'ajouter : « Nous en reparlerons une autre fois. Ne penses-tu plus à Claire ? ne l'aimes-tu pas toujours comme ta fiancée ? Si tu as quelque chose à lui dire avant ton départ, tu peux me le confier. » L'étonnement de Bénédicte redoubla encore à ce nom ; l'image de sa bien-aimée, qu'il s'était fait un point de délicatesse de renfermer au fond de son cœur, se réveilla aussitôt avec tant de force et de violence, d'autant plus qu'il s'agissait d'adieux à lui faire, qu'il se mit à pleurer et à sangloter de toutes ses forces, sans pouvoir prononcer une seule parole. Aussi cette pantomime déchirante émut tellement le moine miséricordieux, qu'il résolut de mettre un terme à cette scène. « Mon pauvre Bénédicte, dit-il, console-toi, reprends courage, tu ne mourras point. J'ai appris que tu es innocent de ce vol et que tu n'as pas souillé tes mains d'un crime ; aussi je ne suis venu que pour te tirer de prison et briser tes fers. » Il sortit une clef de sa poche. « Voyons, continua-t-il, si elle ira. » L'épreuve réussit. Bénédicte avait recouvert le libre usage de ses membres, les chaînes étaient tombées de ses pieds et de ses mains. Ensuite le bon prêtre changea avec lui de vêtements et lui dit : « Passe à pas lents, comme un saint homme de moine, au milieu de la troupe de geôliers qui gardent la porte de la prison et les routes, jusqu'à ce que tu aies laissé derrière toi la ville de Weichbild ; alors, retrouve lestement ta robe, et marche bon train, jusqu'à ce que tu aies enfin atteint la montagne, et ne t'arrête pas avant d'être arrivé à Liebenau, devant la porte de Claire ; tu frapperas doucement, ta bien-aimée t'attend, le cœur agité des plus mortelles inquiétudes. »

Le bon Bénédicte croyait que tout cela n'était qu'un rêve, il se frottait les yeux, remuait la tête, les bras et les jambes, pour voir s'il veillait ou dormait, et quand il fut bien convaincu que tout ceci était réel, il tomba aux pieds de son libérateur, lui embrassa les genoux, voulut murmurer quelques paroles de remerciement ; mais, accablé par la joie, il resta la bouche béante, les paroles ne lui venaient pas. Le bon frère le mit enfin à la porte, après lui avoir donné en outre un pain et un cervelas pour manger le long de la route. Les genoux tremblaient au malheureux quand il passa le seuil de la terrible prison, tant il craignait d'être reconnu. Mais sa robe respectable

lui donnait un tel parfum de sainteté et de vertu, que les geôliers ne surent pas dépister le délinquant qu'elle couvrait.

Cependant Claire, le cœur déchiré par l'inquiétude, était seule dans sa chambrette, elle prêtait l'oreille au moindre murmure du vent, et épiait la marche de tous les passants. Souvent il lui semblait que quelque chose

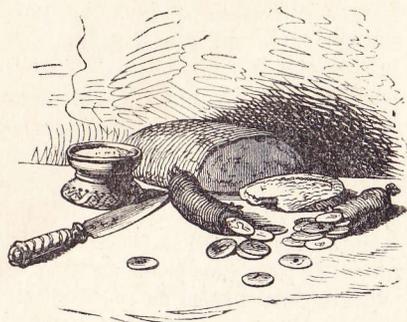


agitait les volets ou que la clef grinçait dans la serrure; elle tressaillait, le cœur lui battait fort, elle regardait par la lucarne : c'était un rêve. Déjà les coqs du voisinage secouaient leurs ailes et annonçaient par leurs chants

le retour du jour; la clochette du couvent sonnait les matines et tintait à ses oreilles comme un glas funèbre; le wachtmann soufflait pour la dernière fois dans son cor, et appelait à leur travail matinal de chaque jour les filles boulangères qui ronflaient encore sur l'oreiller. La petite lampe de Claire commençait à diminuer sa flamme, parce que l'huile lui manquait; son inquiétude croissait à chaque minute, et elle ne remarqua même pas le superbe lumignon de présage qui brûlait sur la mèche enflammée. Elle était assise sur sa couchette, pleurait amèrement, et s'écriait en soupirant : «Bénédict! Bénédict! quel triste jour se lève pour nous deux!» Elle courut à la fenêtre; hélas! du côté d'Hirschberg, le ciel était d'un rouge de sang, et d'épais nuages noirs, semblables à des crêpes funèbres et à de tristes linceuls, planaient à l'horizon. Son âme ne put soutenir ce tableau prophétique: elle tomba dans un sombre abattement; un silence de mort régnait autour d'elle.

En ce moment, trois coups légers furent donnés contre la fenêtre : c'était le signal convenu. Un tressaillement de joie parcourut ses membres, elle se leva, poussa un léger cri, car une voix laissait tomber ces mots par la lucarne : «Cher ange, tu veilles!» En deux sauts elle fut à la porte. «Ah! Bénédict, est-ce bien toi, ou n'est-ce que ton esprit?» Mais en apercevant le faux Graurock elle se rejeta en arrière, à demi morte d'épouvante. En ce moment le bras fidèle de Bénédict entoura sa taille, et le baiser de l'amour, ce grand remède à toutes les défaillances hystériques, la rendit bientôt à la vie.

Après la scène muette à laquelle donna lieu une surprise aussi inattendue, et l'effusion de la première joie, Bénédict lui raconta sa merveilleuse délivrance; cependant la violence de la soif et l'épuisement lui collaient la langue au palais. Claire alla lui chercher un verre d'eau fraîche, et, après s'être désaltéré, il se sentit affamé; mais elle n'avait rien autre à lui servir que la panacée des amoureux, du sel et du pain, par lesquels ils se hâtent de jurer de vivre ensemble toute leur vie, heureux et contents. Tout à coup Bénédict se mit à penser à la saucisse, il la tira de sa poche, s'étonnant de la trouver plus lourde qu'un fer à cheval, et la rompit en deux; mais, ô surprise! il en tomba de mondaines pièces d'or, ce qui n'épouvanta pas médiocrement Claire, qui pensa aussitôt que c'était une



honteuse relique du vol du Juif, et que Bénédict n'était pas aussi innocent que le lui avait fait le digne homme qu'elle avait rencontré dans la forêt. Mais, incapable de mentir, son bien-aimé lui jura solennellement que le bon frère lui avait donné ce trésor caché, probablement comme un présent de noces, et elle ajouta foi à ses paroles. Alors tous deux, le cœur pénétré de reconnaissance, bénirent leur généreux bienfaiteur; ils quittèrent leur patrie et se retirèrent à Prague, où maître Bénédict et Claire, sa femme, vécurent de longues années dans une honnête aisance et une heureuse union que vint bénir une nombreuse progéniture. L'horreur de la potence s'était si profondément enracinée dans l'esprit du maître tailleur, qu'il ne confia jamais rien à ses amis de son étrange aventure, et, contre l'habitude de ses confrères, on ne le vit jamais détourner le moindre coupon d'étoffe.

A l'heure matinale où Claire, avec un tressaillement de joie, entendait le doigt de son bien-aimé frapper à sa fenêtre, un doigt frappait aussi à la porte de la prison d'Hirschberg. C'était frère Graurock, qui, réveillé par un saint zèle, pouvait à peine se résoudre à attendre le retour du soleil pour achever la conversion du pauvre pécheur et le remettre en état de demi-sainteté aux terribles mains du bourreau. Rubezahl, ayant une fois pris le rôle de coupable, était résolu d'achever de le jouer à l'honneur de la justice. Il semblait donc bien préparé à mourir; le pieux moine en fut ravi et s'empressa de voir dans cette résignation le fruit béni de ses travaux sur l'âme du pauvre pécheur; aussi il ne lui épargna pas ses exhortations spirituelles pour le maintenir dans ces heureuses dispositions; il termina son sermon par ces consolantes paroles: « Autant, en sortant d'ici, tu verras de curieux qui te feront la conduite jusqu'à la place destinée à l'exécution, autant il y aura d'anges déjà tout prêts à recevoir ton âme et à la transporter dans le paradis, ce délicieux séjour. » Ensuite il lui fit ôter ses fers, voulut entendre sa confession et lui donner l'absolution; cependant il eut l'idée de récapituler encore une fois la leçon de la veille, afin que le pauvre pécheur pût, au pied de la potence et au milieu du cercle dont il serait entouré, réciter couramment et sans scandaliser l'édification des spectateurs, sa confession de foi. Mais quelle fut l'épouvante du saint homme quand il vit que l'ignorant pécheur avait pendant la nuit complètement oublié son *Credo*! Le pieux frère pensa que Satan se mettait de la partie et qu'il voulait ravir au ciel l'âme du pauvre diable; aussi il se mit à l'exorciser de toutes ses forces; mais le diable ne voulut pas abandonner le terrain, ni laisser le *Credo* entrer dans la cervelle du mécréant.

Le temps avait marché, le tribunal de sang fit valoir que l'heure était arrivée de tuer le corps et ne s'inquiéta plus de l'état de l'âme de sa victime. Sans retarder plus longtemps l'exécution, le signal fut donné, et, quoique Rubezahl fût représenté comme un pécheur endurci, il se soumit

cependant de la meilleure grâce à toutes les autres formalités requises en pareil cas. Quand ses pieds eurent quitté l'échelle, il se mit à gigoter avec tant de force et joua si bien son rôle, qu'il faillit en arriver malheur au bourreau; car il s'éleva tout à coup une vive rumeur au milieu du peuple, et quelques voix crièrent qu'il fallait lapider l'exécuteur parce qu'il martyrisait la pauvre victime outre mesure. Donc, pour éviter un malheur, Rubezahl se roidit tout de son long et fit le mort. Mais quand le peuple se fut dissipé, et qu'on ne vit plus sur la place que quelques gens attirés par la curiosité regardant le cadavre, alors le plaisant recommença son jeu au haut de la potence et épouvanta les spectateurs par d'effroyables grimaces. Aussi vers le soir, il se répandit dans la ville un bruit étrange: on disait que le pendu ne voulait pas mourir et qu'il continuait de s'agiter au haut de la potence, ce qui détermina le sénat à envoyer le lendemain matin de très-bonne heure quelques députés pour vérifier exactement le fait. Quand ils furent arrivés sur le terrain, ils ne trouvèrent au bout de la corde



qu'un mauvais bouchon de paille, couvert de vieux haillons, comme on a l'habitude d'en placer dans les jardins pour effrayer le moineau vorace. De quoi les magistrats d'Hirschberg ne purent trop s'étonner ; ils firent aussi secrètement que possible décrocher le mannequin, et répandirent le bruit que la violence du vent avait pendant la nuit transporté le léger squelette du tailleur de la potence au delà des frontières.



MUSÆUS

CONTES POPULAIRES

DE L'ALLEMAGNE

TRADUITS

PAR A. CERBERR DE MÉDELSHEIM

édition illustrée

DE 300 VIGNETTES ALLEMANDES



PARIS — 1846

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD

24, RUE DES MATHURINS-SAINTE-JACQUES.

TABLE

DES CONTES DE LA PREMIÈRE SÉRIE

	Pages.
Rubezahl. Première légende.....	4
— Deuxième légende.....	21
— Troisième légende.....	59
— Quatrième légende.....	55
— Cinquième légende.....	69
Dämon-Amor.....	91
La nouvelle matrone d'Éphèse.....	115